

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 7 (1919)

Heft: 82

Artikel: Les premières femmes-médecins : (suite)

Autor: Haltenhoff, C.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tous les projets dans cet ordre d'idées, à elle que seront alloués les subsides nécessaires, elle qui, comme première étape, construira pour 500.000 francs d'immeubles. Dépendante comme contrôle du Conseil d'Etat, elle travaillera de concert avec le Département des Travaux publics, contribuant ainsi à résoudre la crise de plus en plus obsédante à Genève du logement. — Enfin, les assurances sociales n'ont pas non plus été oubliées puisque le Grand Conseil a voté dans cette session la création extrêmement utile d'une caisse d'assurance-maladie pour les étudiants de l'Université (et qui connaît les misères et la pauvreté de certaines étudiantes notamment ne pourra qu'y applaudir) et a entamé la discussion, sans toutefois la mener à chef, faute de temps, du projet si intéressant de M. Nicolet sur l'assurance scolaire infantile, projet s'inspirant dans une certaine mesure de ce qui existe déjà dans le canton de Vaud, et sur lequel nous aurons certainement l'occasion de revenir.

Voilà donc des sujets intéressant très directement les femmes qui ont été soumis à cette Assemblée uniquement masculine, et qu'il ne serait pas inutile de citer aux âmes timorées qui vous déclarent suavement < que les femmes ne sont pas faites pour la politique. > Elle intéresse aussi directement les femmes la question de moralité publique qui a été soulevée à propos d'une rafle de police dans le quartier des Pâquis : problème complexe, douloureux, et que la vertu masculine croit trop facilement pouvoir résoudre en demandant des arrestations féminines en masse ! Que nous sommes loin encore, hélas ! de la conception de la même morale pour les deux sexes ! Et dans un tout autre ordre d'idées, la loi modifiant la taxe municipale dans la ville de Genève ne concerne-t-elle pas aussi les femmes, qui exercent une profession, qui possèdent une fortune, et qui, célibataires ou mariées en séparation de biens, payent une taxe distincte, et mariées sous un autre régime voient ajouter leur fortune à celle de leur mari pour augmenter la progression de l'impôt de celui-ci ! C'est là assurément une constatation souvent faite par des féministes, mais sur laquelle il ne faut pas se lasser d'attirer l'attention, car là git une des injustices les plus frappantes de notre système actuel.

En matière politique, le Grand Conseil a encore entendu une interpellation de M. Sigg et une longue réponse très discutée de M. Rutty, chef du Département de Justice et Police, sur les événements douloureux de la grève du 11 novembre et l'échauffourée qui l'a suivie, et où la garde civique n'a pas joué un rôle bien reluisant. Et enfin, toute cette session a été encadrée, pour ainsi dire, entre deux événements dont la portée dépassait de beaucoup le cadre de ces délibérations : le choix de Genève comme siège de la Société des Nations, ce qui a valu deux discours de belle tenue littéraire et d'inspiration élevée de MM. Paul Pictet, président du Grand Conseil et Gignoux, président du Conseil d'Etat; et le 28 juin la signature de la paix de Versailles. La séance en cours a été aussitôt interrompue, alors que sonnait la Clémence et que le drapeau flammé de rouge et de jaune était arboré aux tours de St-Pierre à côté de celui battant croix fédérale. Tout en cette heure-là pouvait en effet sembler petit et mesquin en face de l'événement qui s'accomplissait, et les ambitions personnelles, les arguments de vanité, les préoccupations électorales, les combinaisons des politiciens plus que jamais. Ceux qui l'ont ressenti assez profondément ce jour-là pour arrêter leurs discours s'en souviendront-ils assez longtemps pour s'en inspirer dans leurs délibérations futures?...

E. Gd.

Les premières femmes-médecins¹

(Suite)

La situation de la famille avait fini par s'améliorer. Les frères Blackwell réussissaient dans leurs entreprises. Leurs sœurs étaient absorbées par de multiples occupations. C'est alors qu'une amie qui se mourait d'un terrible mal intérieur suggéra à Elizabeth d'étudier la médecine pour venir en aide aux femmes souffrantes. Nous avons vu que ses goûts ne l'avaient jamais portée de ce côté. L'histoire et la métaphysique avaient été ses sujets d'étude préférés. La maladie lui inspirait une véritable répulsion, mais le conseil de son amie mourante ne cessa plus de la hanter. Elle se décida finalement à consulter quelques médecins de sa connaissance sur la possibilité d'accomplir le vœu de la morte. Les réponses furent telles qu'elles eussent découragé toute jeune fille moins énergique et moins persévérante ! D'autre part, des faits scandaleux qu'elle venait d'apprendre révoltaient son sentiment moral et sa conception idéale de la maternité. De plus en plus elle se sentait attirée par une vocation qui la mettrait à même de prendre part au bon combat. Une aide pécuniaire sur laquelle elle avait cru pouvoir compter lui faisant défaut, elle résolut de partir pour la Caroline du Nord où on lui offrait une place de maîtresse d'école et où elle savait qu'elle trouverait l'occasion d'acquérir une première préparation médicale. Il fallut bientôt échanger ce poste pour celui de professeur de musique dans une grande école de Charleston. Là aussi, elle rencontra chez un praticien distingué des encouragements et de précieux enseignements.

Enfin en 1847, munie du fruit palpable de son travail, Elizabeth tentait les démarches décisives pour être admise dans une faculté ou, comme on dit là-bas, dans un collège de médecine.

Inutile d'énumérer les refus, les déceptions de la première heure. Miss Blackwell parvint pourtant à être reçue à l'Université de Genève, dans l'Etat de New-York, dont les professeurs l'acceptèrent à l'unanimité. C'était — notez-le bien — en octobre 1847.

A part quelques incidents un peu désagréables au début, Elizabeth n'eut qu'à se louer de ses maîtres et de ses camarades, qui lui avaient bien vite accordé leur estime et leur amitié. Le diplôme de docteur lui fut conféré après de brillants examens, aux applaudissements de ceux mêmes qui avaient le plus longtemps douté de son succès. Un de ses frères, venu pour assister à la cérémonie, fut à la fois surpris et amusé par les signes de la bonne camaraderie qui régnait entre sa sœur et les étudiants. L'événement ne passa du reste point inaperçu, même en Europe, et fut entre autre signalé aux lecteurs du *Punch* par des vers flatteurs et humoristiques. Même à Philadelphie, où les milieux universitaires s'étaient montrés très récalcitrants, on fit fête à la première doctoresse américaine.

Elizabeth passa en Europe les deux années qui suivirent. Elle tenait à élargir son horizon et à profiter autant que possible des institutions scientifiques de l'Ancien Monde. Elle trouva un très grand intérêt à visiter, sous la conduite de confrères parfaitement bien disposés, les grands hôpitaux de Londres. Les premières impressions reçues en France ne furent pas favorables et la langue française lui donna bien du mal ! Entrevue avec Lamartine, alors au faite de la gloire politique et littéraire, rencontre pénible avec un employé de la police des mœurs, arrivée d'une de ses sœurs à Paris, agitation causée par l'insurrection

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 juin 1919.

de juin, accueil très peu empressé des autorités médicales... tels furent les faits saillants du début. A défaut de toute autre issue, Miss Blackwell se décida à entrer à la Maternité comme élève sage-femme, aux mêmes conditions que les jeunes filles inexpérimentées, souvent ignorantes et incultes, qui se préparaient à cette profession.

Le manque complet de liberté, la promiscuité constante avec les autres élèves, étaient bien durs à supporter. Ces inconvénients furent un peu compensés par les excellents rapports qui s'établirent entre elle et un jeune interne, camarade et ami de Claude Bernard, dont il entrevoyait le génie et le brillant avenir. Un accident très grave qui obligea Elizabeth à interrompre tout travail et qui la priva pour toujours de l'usage d'un œil, vint mettre brusquement fin à ce stage d'apprentissage dont elle disait avoir beaucoup profité, malgré tous les désagréments d'une vie quasi-conventuelle. Il fallut, hélas ! abandonner le rêve d'une carrière de chirurgien qu'elle avait longuement caressé. Mais avec son courage et son endurance coutumières, Elizabeth se remit à l'œuvre. Elle obtint de continuer ses études dans un des grands hôpitaux de Londres.

À Londres également, les déceptions et les difficultés ne manquèrent pas. L'esprit d'investigation n'était pas aussi développé qu'à Paris. La pratique médicale paraissait souvent bien arriérée, bien routinière, à l'esprit critiqué d'une nature si libre de préjugés, si passionnée pour le bien et le vrai. Les plaies hideuses de l'immoralité la préoccupaient toujours davantage et déjà elle formait le projet de cette « Union pour la réforme morale » qu'elle fonda trente ans plus tard.

Après les tâches sérieuses et souvent bien attristantes de l'hôpital, Miss Blackwell se retrémpait avec bonheur dans la société des femmes distinguées et des savants éminents qui partageaient ses aspirations intellectuelles et humanitaires. Elle se lia entre autre avec Florence Nightingale et Lady Byron, la veuve du poète, femme très généreuse, toujours disposée à prêter son appui aux œuvres philanthropiques.

En 1851 — elle avait juste trente ans — Elizabeth reprenait le chemin de l'Amérique et s'installait à New-York pour exercer la médecine. Le succès fut lent à venir, les difficultés souvent très angoissantes. L'offre de collaborer à un dispensaire pour femmes se heurta à un refus formel. Les médecins, ses confrères, ne se décidaient qu'avec peine à consulter avec elle. Une série de conférences sur l'éducation physique des jeunes filles fit pourtant apprécier la jeune doctoresse, surtout dans le milieu des quakers. Les lettres encourageantes de ses amis d'Angleterre lui aidèrent à traverser cette première phase critique. Avec le secours de quelques amis, elle fonda dans un des plus pauvres quartiers de New-York un dispensaire pour femmes qui comblait une lacune très sensible. Cette création ne tarda pas à se développer et existe encore aujourd'hui dans un état très florissant, avec adjonction d'un Collège médical féminin. Mais que d'obstacles à surmonter ! Lettres anonymes et insultantes, comérages, rencontres nocturnes, solitude et mélancolie, soucis professionnels — il y avait de quoi décourager une âme moins bien trempée, moins sûre de la mission qui lui était dévolue.

En 1854, lasse de son isolement, miss Blackwell adopta une petite fille recueillie dans un dépôt d'émigrants. Elle n'eut jamais à regretter cette décision. La petite Kitty devint son aide dévouée et ne la quitta plus. L'enfant l'appelait « docteur ». Un jour, après avoir assisté à la visite qu'un collègue faisait à sa mère adoptive, elle s'écria naïvement : « Oh ! comme c'est drôle d'entendre un homme appelé docteur ! » Entre temps, Emily Blackwell, sœur plus jeune d'Elizabeth, stimulée par son

exemple, avait pris ses grades à Cleveland, dans l'Ohio. Après avoir occupé le poste d'assistant chez un célèbre gynécologue de Londres, elle vint, en 1856, rejoindre son aînée et travailler avec elle. Associées à une troisième doctoresse qui venait de passer ses examens, elles fondèrent un hôpital pour femmes et enfants. Malgré l'appui de savants de grande valeur, cette création fut très contestée dans le public et dut lutter contre une situation financière assez pénible. Les cercles compétents avaient cependant compris la nécessité de fournir aux étudiantes en médecine les facilités pour une instruction plus complète. A Philadelphie et à Boston comme à New-York, la voie était frayée. Mais où en était-on en Angleterre ?

L'importance de cette question détermina Elizabeth à reprendre la route de l'Europe. Les conférences qu'elle donna à Londres sur le travail accompli aux Etats-Unis furent suivies avec le plus grand intérêt. Dans le public se trouvait une jeune fille d'une intelligence remarquable, qui sentit sa vocation s'éveiller en entendant Miss Blackwell. Nous aurons l'occasion d'en reparler : c'était Mrs. Garrett Anderson.

Elizabeth sentait se réveiller en elle avec force l'attachement à sa première patrie. Mais la besogne entreprise à New-York la rappelait et devait dès ce moment prendre toujours plus d'extension. La guerre de sécession lui imposa de nouveaux devoirs. Une Association de dames se fonda pour venir en aide aux victimes de la guerre. Après la fin des hostilités, l'Ecole de Médecine pour femmes dépendant de l'hôpital qu'elle avait créé, fut enfin reconnue officiellement et Miss Blackwell chargée d'y enseigner l'hygiène.

Rien d'ailleurs ne s'opposait plus aux progrès du mouvement sur le sol des Etats-Unis. Elizabeth savait son œuvre en bonnes mains et ne résista plus à l'attrait du pays natal. En 1869 elle s'établissait à Londres pour pratiquer la médecine. Elle y jouit avec intensité de la vie intellectuelle et artistique et noua de chaudes amitiés avec quelques-uns de ses représentants les plus distingués. Liée intimement avec Ch. Kingsley, elle voyait souvent Herbert Spencer, Dante Gabriel Rossetti, George Elliot, etc., etc. En même temps, sa clientèle se développait de plus en plus. Son activité ne connaissait pas de limites. Elle prit part aux débuts de la campagne de Joséphine Butler contre la néfaste « Loi sur les maladies contagieuses » et ne se retira que lorsque sa collaboration ne fut plus nécessaire. A ses yeux, l'hygiène et la prévention des maladies avaient toujours constitué la partie la plus importante de la médecine. Ses efforts dans ce domaine aboutirent à la fondation de la Société pour la Santé nationale (National Health Society) qui avait pour devise : *Prévenir vaut mieux que guérir*, et dont le champ de travail est constamment allé en s'élargissant. Les diverses formes de la coopération, en particulier celle qui s'inspirait du christianisme social de Kingsley, avaient toute sa sympathie. Elle fit en 1872 le voyage de France pour visiter le Familistère de Guise de Godin-Lemaire. Bientôt la nouvelle Ecole de Médecine pour femmes de Londres, due en partie à l'initiative de son disciple Elizabeth Garrett, sollicitait sa collaboration ; elle y accepta la chaire de gynécologie.

Mais cette besogne multiple et ininterrompue avait miné ses forces. Atteinte d'une affection du foie, elle dut prendre du repos et passer quelques hivers dans le Midi. C'est au bord des flots bleus de la Méditerranée, sous les oliviers de Bordighera, qu'elle écrivit un petit volume : *Conseils aux parents sur l'éducation morale de leurs enfants*.

(A suivre.)

C. HALTENHOFF.